

tiellement anglais des études critiques et biographiques : *Essai sur l'auteur des Lettres de Junius*; *Vie de John Aubrey*; *Observations sur la vie et les écrits de Shakespeare*.

BRIVA (Jean), homme politique français, né vers le milieu du XVIII^e siècle, embrassa avec enthousiasme les principes de la Révolution. Elu en 1791 député à l'Assemblée législative par le département de la Corrèze, il demanda qu'on fit des canons avec les statues de bronza des anciens rois. Il fut réélu à la Convention, vota la mort de Louis XVI sans appel, et proposa l'incarcération des prêtres en cas de refus de serment. Au 9 thermidor, il se prononça contre Robespierre, fit partie du conseil des Cinq-Cents, et, après le coup d'Etat du 18 brumaire, fut nommé conseiller à la cour de Limoges, poste qu'il occupait encore en 1815. Frappé par la loi contre les régicides, il quitta la France et se retira à Constance. Très-fougueux dans son langage, Briva s'était cependant conduit avec une certaine modération dans diverses missions dont il avait été chargé.

BRIVA CURETIA, nom latin de Brive-la-Gaillarde.

BRIVADOIS, OISE s. et adj. (bri-va-doi, oi-ze). Gég. Habitant de Brive; qui appartient à Brive ou à ses habitants : *Les Brivadois*. La population brivadoise. Il se dit aussi en parlant de Brioude et de ses habitants.

BRIVADOIS (le), petit pays de France formant les environs de Brioude, dans le département de la Haute-Loire.

BRIVA ISARÆ, nom latin de Pontoise.

BRIVAS, nom latin de Brioude.

BRIVATES PORTUS, nom latin de Brest.

BRIVÉ, petite rivière de France, dans le départ. de la Loire-Inférieure; prend sa source à Genrouet, arrond. de Savenay; passe à Pont-Château, traverse le marais de Saint-Gildas et se jette dans la Loire à 4 kilom. en amont de Saint-Nazaire, après un cours de 50 kilom., dont 30 sont navigables.

BRIVE-LA-GAILLARDE (*Briva Curetia*), ville de France (Corrèze), ch.-l. d'arrond. et de cant., sur la Corrèze, à 33 kilom. S.-O. de Tulle; pop. aggl. 7.770 hab. — pop. tot. 10.389 hab. L'arrond. comprend 10 cant., 97 comm. et 114.847 hab. Tribunaux de 1^{re} instance et de commerce, collège communal, petit séminaire. Filature de coton, teinturerie, tannerie, forges; fabriques d'huile de noix, de sabots, de tuyaux de drainage, de poterie; exploitation considérable d'ardoises et de meules de moulin. Commerce de truffes, vins communs, bestiaux, porcs, volailles, et conserves alimentaires. Bâtie dans un joli vallon de la Corrèze, entourée d'une ceinture de boulevards plantés d'ormes, cette petite ville, vue dans son ensemble, présente un gracieux tableau. Si l'intérieur laisse à désirer pour la régularité et la largeur des rues, il se recommande par quelques beaux édifices : l'église Saint-Martin, ancienne collégiale, qui date du XIII^e siècle; sa nef principale, dont la voûte repose sur des colonnes très-élevées, a un grand caractère d'élégance; une maison gothique ornée de sculptures; l'hôtel de ville; le pont Cardinal et la statue en bronze du maréchal Brune, élevée en 1841 aux frais de la ville.

Brive est une ville très-ancienne; Gondebaud, qui se disait fils de Clovis, y fut élu roi d'Aquitaine en 555. Elle avait alors le droit de battre monnaie. Patrie du cardinal Dubois, du maréchal Brune, du comte de Lasteyrie, savant agronome et l'introduit de France de la lithographie.

BRIVES (Jacques), homme politique, né à Montpellier en 1800. Pendant tout le règne de Louis-Philippe, il fut dans l'Hérault l'un des chefs du parti républicain. En 1848, il fut nommé commissaire du gouvernement provisoire dans son département, puis élu représentant du peuple à la Constituante et à l'Assemblée législative. Il siégea constamment à la nouvelle Montagne, défendit énergiquement ses votes et de sa parole les institutions républicaines contre la coalition des partis monarchiques et contre la politique de l'Élysée. Il fut, après la loi du 31 mai, l'un des fondateurs du journal le *Vote universel*. Exilé au 2 décembre, il se retira en Belgique.

BRIVES (Martial de), poète français. V. MARTIAL.

BRIVEZ (A) loc. adv. (a-bri-vé). Promptement, sur-le-champ. || Vieille locution.

BRIVIESCA ou **BIBIESCA**, ville d'Espagne, province et à 25 kilom. N.-E. de Burgos, sur l'Oca, ch.-l. de juridiction civile; 2.700 hab. Grand commerce de grains. Ruines d'un château dans lequel Jean I^{er}, roi de Castille, assembla les cortès en 1388; cette assemblée donna pour toujours à l'héritier présomptif de la couronne le titre de prince des Asturies.

BRIVODURUM, nom latin de Briare.

BRIX s. m. (briks). Forme ancienne du mot BRÛCHE.

BRIX, bourg et comm. de France (Manche), cant., arrond. et à 11 kilom. N.-O. de Valognes; pop. aggl. 1.551 hab. — pop. tot. 2.485 hab. Source ferrugineuse; restes d'une vaste forteresse démolie au XIII^e siècle et dont les matériaux servirent en partie, au XIV^e, à la reconstruction de l'église actuelle. Brix possède l'arbre le plus gros du pays : c'est un hêtre

qui mesura 7 m. de circonférence. || Ville de Bohême. V. BRUX.

BRIXELLUM, ville de l'ancienne Gaule Cisalpine, sur la rive droite du Pô, près de l'embouchure de la Parma; elle est célèbre dans l'histoire par la mort de l'empereur Othon, qui s'y tua après la perte de la bataille de Bédriac, où ses troupes avaient été vaincues par Vitellius, son compétiteur, l'an 69 de J.-C. C'est aujourd'hui la petite ville de Brescello.

BRIXEN, ville de l'empire d'Autriche, dans le Tyrol, gouvernement et à 72 kilom. S.-E. d'Innsbruck, cercle de Bruneck, à la jonction de la Rientz et de l'Eisach; 3.600 hab. Evêché autrefois princier, sécularisé en 1803. Vin renommé.

BRIXENTES, peuple de l'ancienne Rhétie au N. de l'Italie. On croit que ce peuple a donné son nom à la ville actuelle de Brixen, dans le Tyrol. Plin^e dit que, dans l'inscription du trophée d'Auguste, les Brixentes sont cités comme une nation habitant les Alpes. Une fraction de ce même peuple habitait la partie N.-E. de la Gaule Cisalpine et donna son nom à la ville de *Brizix*, aujourd'hui Brescia.

BRIXHAM, ville d'Angleterre, comté de Devon, à 7 kilom. N.-E. de Dartmouth, sur la Manche, près du petit cap Berry; 4.500 hab. Petit port sûr et commode, où débarqua, en 1688, le prince Guillaume d'Orange. Evêché; dans les environs, mines de fer, importantes carrières de marbre, source intermittente célèbre.

BRIXHE (Jean-Guillaume), patriote et publiciste belge, né à Spa en 1758, mort en 1807, fut avec Bassange l'un des chefs marquants de la révolution du pays de Liège, cet écho affaibli de la grande Révolution française. « La prise de la Bastille, dit son biographe M. le comte de Beudelièvre, vint enflammer tous les cœurs et déterminer le mouvement liégeois. Le peuple osa désirer hautement que le clergé, possesseur des deux tiers du territoire, contribuât aux charges de l'Etat; il exigea une représentation constitutionnelle et, au préalable, l'abolition de l'édit liberticide de 1684 qui, plaçant la représentation des villes sous la dépendance du pouvoir exécutif, avait presque anéanti le tiers état. »

Brixhe mit au service de la révolution populaire une âme passionnée, une éloquence persuasive. L'explosion éclata le 18 août 1789 avec une force telle que le prince-évêque dut quitter le pays sans pouvoir opposer de résistance. Brixhe siégea à l'assemblée représentative du marquisat de Franchimont, dont tous les membres professaient des opinions ultralibérales, puis il fut nommé député du tiers état de Liège à l'assemblée, où il appuya de sa parole et de son vote la réunion du pays de Liège à la France. Mais la retraite de Dumouriez laissa le champ libre à l'invasion autrichienne, qui rétablit dans tous ses pouvoirs le prince-évêque fugitif. Brixhe, à son tour proscrit, se réfugia à Paris, où son caractère ardent lui fit jouer dans les clubs un rôle actif. Son nom figure sur la liste des *bons patriotes* trouvée dans les papiers de Robespierre. Il reçut un emploi de vérificateur des finances dans les Ardennes, puis dans les pays conquis; fut nommé, après la conquête de la Belgique, administrateur du département de l'Ourt, puis élu membre du conseil des Cinq-Cents. Exclu de ce corps après le 18 brumaire, il revint se fixer à Liège, où il suivit, non sans éclat, la carrière du barreau. On a de lui divers opuscules politiques, notamment : *Journal des séances du congrès de Franchimont* (Liège, 1789); la *Tribune publique du département de l'Ourt* (Liège, an V, in-8°).

BRIXIA, nom latin de Brescia.

BRIZARD (Nicolas), poète français, né à Attigny vers 1520, mort en 1565. Il parcourut l'Allemagne et l'Italie, puis devint professeur de littérature au collège de La Marche, à Paris, où il mourut. On a de lui des poésies latines : *Metamorphoses amoris, quibus adjecta sunt elegia amatoria* (Paris, 1556, in-8°), contenant vingt métamorphoses et seize élégies. Il a également publié un opuscule en prose, *Cruentia syllogismorum dialecticorum forma* (in-8°), spirituelle critique de la philosophie scolastique.

BRIZARD (Gabriel), littérateur français, mort à Paris en 1793. Il était, au moment de la Révolution, avocat au parlement de Paris et premier commis à la chancellerie du Saint-Esprit. Brizard, qui avait cultivé les lettres avec succès, a laissé plusieurs écrits dont les principaux sont : *Histoire de Charles V* (1763, in-8°); *Histoire généalogique de la maison de Beaumont* (1779, 2 vol. in-fol.); *De l'amour de Henri IV pour les lettres* (1785); *Lettre à un ami sur l'assemblée des notables* (1787, in-8°); *Eloge historique de l'abbé Mabry* (1787); *Analyse du voyage pittoresque de Naples et de Sicile* (1787-1792, in-8°); *Du massacre de la Saint-Barthélemy et de l'influence des étrangers en France durant la Ligue* (1790); *Discours historiques sur le caractère et la politique de Louis XI* (1791, in-8°).

BRIZARD (Jean-Baptiste BRITARD, dit), célèbre comédien français, né à Orléans en 1721, mort à Paris en 1791, montra d'abord de réelles dispositions pour le dessin, devint l'élève favori de Carle Vanloo, premier peintre de Louis XV, et, à dix-huit ans, il était en état de concourir pour le grand prix. Il se fit connaître par divers tableaux estimés des ama-

teurs; mais il renonça presque aussitôt à la peinture, afin de se livrer tout entier à sa passion pour l'art dramatique. Engagé par Mlle Destouches, directrice des spectacles de Lyon, il débuta dans cette ville avec un grand succès. Brizard avait la taille élevée, la figure noble, les traits d'une extrême mobilité, et il eut de bonne heure la tête ornée d'une magnifique chevelure blanche, qu'il dut à une circonstance assez singulière. Lemazurier raconte (*Galerie des artistes*) que, traversant un jour le Rhône dans une petite barque, Brizard la vit renversée par une fausse manœuvre des marins; qu'il eut le bonheur de s'accrocher à un anneau de fer placé aux piles d'un pont sous lequel la barque était près de passer; qu'il y resta quelque temps suspendu entre la vie et la mort, et que cette affreuse situation l'avait tellement frappé de terreur, que ses cheveux blanchirent sur-le-champ. Sa frayeur était légitime : s'il n'eût été secouru avec la plus grande promptitude, ses propres forces n'eussent pu le dérober longtemps à une mort infaillible.

Brizard joua pendant plusieurs années en province, où il avait acquis une très-grande réputation, sans songer à venir à Paris. Ce ne fut qu'en 1757 que M^{lle} Dumesnil et Clairon, qui avaient su apprécier la valeur de Brizard, décidèrent celui-ci à se mettre sur les rangs pour remplacer Sarrazin, dans l'emploi des rois et des pères nobles. Brizard débuta donc à la Comédie-Française le 30 juillet 1757, par le rôle d'Alphonse, d'*Inès de Castro*, tragédie de La Motte. L'artiste, malgré sa longue habitude de la scène, était intimidé; mais l'accueil du public ne tarda pas à le rassurer.

La diction, ce grand art du comédien, ne laissait rien à désirer chez le débutant. On applaudissait vivement cet organe sonore et sympathique, que faisaient également vibrer toutes les passions, et dont la douceur avait, à l'occasion, un charme inexprimable. Les rôles de Brutus et de Mithridate mirent de nouveau en relief le talent de Brizard, qui fut reçu sociétaire le 13 mars 1758. « Brizard ne fut pas seulement un grand acteur, observe Lemazurier, il fut encore le meilleur des hommes. Son éloge se trouve dans tous les écrits de son temps qui ont rapport au théâtre... Il est quelques acteurs plus occupés de ce qui se passe dans la salle que de ce qui doit les attacher sur le théâtre : Brizard n'était pas de ce nombre. Personne ne porta plus loin que lui l'attention à la scène. Un jour le feu prit aux plumes de son casque sans qu'il s'en aperçût; le public l'avertit du danger qu'il courait; sans se déconcerter, il ôta avec noblesse son casque enflammé, le remit tranquillement à son confident, et continua la scène avec le même sang-froid. Il était plus scrupuleux que Sarrazin sur la sévérité des costumes. Le jour de la première représentation d'*Œdipe chez Admète*, à Versailles, on lui apporta un habit de satin bleu céleste (c'était le roi qui faisait la dépense des habits). Il le refusa, et en prit un de laine destiné pour les confidentes. » Pendant vingt-neuf ans, Brizard tint son emploi à la Comédie-Française avec un grand éclat. Il prit sa retraite le 1^{er} avril 1786, ainsi que M. et M^{me} Prévile et M^{lle} Fanier. Des quatre heures, le public se pressait aux portes de la Comédie-Française. « Brizard, dit encore Lemazurier, se surpassa lui-même dans le rôle du vieil Horace; touché des applaudissements qu'il recevait, il ne put, sans un extrême attendrissement que le public partageait, prononcer ce vers qui convenait si bien à la circonstance :

Moi-même, en vous quittant, j'ai les larmes aux yeux.

La scène de la *Partie de chasse de Henri IV*, où il se trouva réuni à la même table avec les trois autres acteurs dont le public devait aussi regretter la perte, produisit la plus vive impression; ils furent tous demandés après le spectacle, et reçurent l'expression unanime des regrets publics. Après la représentation, un homme d'un très-grand mérite monta dans la loge de Brizard avec son fils, auquel il dit : « Mon fils, embrasse monsieur; c'est aujourd'hui que nous perdons un homme dont les vertus ont surpassé les talents. »

Un seul critique méconnut la valeur de Brizard; c'est La Harpe, qui lui attribuait la chute de sa tragédie des *Brames*. Il suffit de lire cette pièce pour apprécier l'injustice de La Harpe.

Brizard, à sa retraite, reçut 2.175 livres de pension de la Comédie, 2.000 livres du roi, dont moitié accordée en 1770, l'autre en 1782, et 500 livres comme professeur de déclamation. Après la prise de la Bastille, il devint électeur, et fut nommé capitaine des grenadiers volontaires de la garde nationale, commandée par La Fayette. Ducis lui a composé une touchante épitaphe.

BRIZE s. f. (bri-ze — du gr. *briza*, sorte de céréale). Bot. Genre de plantes graminées appelé aussi *amourette*, et qui comprend une douzaine d'espèces, dont la plupart croissent en Europe.

BRIZÉ (Corneille), peintre hollandais, né vers 1655. Il peignit presque constamment des natures mortes, et acquit une grande réputation par son talent d'exécution. On cite surtout son tableau représentant un amas de registres et de liasses de papiers, qui se trouvait jadis à l'hôtel de ville d'Amsterdam.

BRIZEUX (Julien-Auguste-Pélage), poète français, né en 1805 à Lorient, suivant les uns,

à Scaër dans la vallée du Scorff, suivant les autres; mort à Montpellier en 1858. Son enfance fut confiée aux soins de son oncle, bon curé du bourg d'Arzanno, dont il a consacré le souvenir dans ses vers :

Humble et bon vieux curé d'Arzanno, digne prêtre
Que tel je respectais, que j'aimais comme maître.

Plus tard, il fut envoyé au collège de Vannes, puis enfin à celui d'Arras, où l'appela le professeur, M. Sallentin, son parent. C'est là qu'il termina ses études, et on peut retrouver les impressions de sa jeunesse dans différentes pièces de ses recueils, et principalement dans celles qui ont pour titre : *les Ecoles de Vannes*, et le *Vieux collège*. La première fait partie des *Histoires poétiques*, et la seconde de la *Fleur d'or*. (Ternaires.)

Dès l'âge de quinze ans, un amour ingénu était né dans le cœur du futur poète, en jouant, au village, avec une petite paysanne du nom de Marie, qui a donné son nom au premier poème de Brizeux, à ce recueil d'idylles et d'élégies pleines d'une grâce agreste et mélancolique, destiné à rester comme une des plus suaves productions de la poésie moderne. Mais ce qui devait surtout contribuer à développer dans Brizeux le sentiment poétique, c'était son amour, disons mieux, son adoration pour son pays natal. Il s'était tant de fois oublié dans la contemplation des sévères beautés du sol armoricain; sa poitrine avait si souvent aspiré les senteurs des genêts de la lande; ces tableaux rustiques de la vie bretonne, avec son respect des coutumes, sa foi humble et naïve, tous ces mille détails enfin, marqués au cachet des races primitives, avaient si bien pénétré son imagination et son cœur, qu'il avait senti passer sur lui le souffle poétique, et dès lors, il avait résolu de consacrer ses chants à la glorification de la Bretagne :

Et l'amour m'inspirant, j'ai chanté mon pays.

Vers 1825 ou 1826, le poète songea à entreprendre ce pèlerinage, auquel ne peut guère se soustraire quiconque entend de vivre par l'intelligence; il vint à Paris. C'était le moment des luttes de la tradition contre l'esprit nouveau. Victor Hugo, Lamartine, Sainte-Beuve, qui s'appelaient en ce temps-là Joseph Delorme, Alfred de Vigny et tant d'autres, tous pleins de jeunesse et d'audace, se tenaient sur la brèche et lançaient chaque jour quelque nouvel engin de guerre dans le camp des classiques :

Alors, dans la grande boutique

Romantique

Chacun avait, maître ou garçon,

Sa chanson.

Quand Brizeux se présenta dans le clan de ces poètes à longs crins, on put croire un instant à une nouvelle recrue; mais le poète ne devait demander d'inspiration qu'à son cœur; il ne pouvait avoir d'autre maître que la nature, et il passa dans le romantisme sans s'y arrêter. Aussi l'étonnement, quand parut son premier recueil, fut-il aussi grand que, plus tard, l'admiration fut générale, et on peut dire que le poème de *Marie*, ces fleurs sauvages des landes bretonnes, ces éloges d'un tour si naturel, d'une couleur si sobre et d'un sentiment si exquis, ont créé chez nous la poésie rustique. Néanmoins, comme nous avons en France la manie des classifications, on disputa longtemps pour décider à quelle école appartenait le barde breton; les uns le donnaient aux classiques, les autres aux romantiques, qui se contentaient de l'admirer tout bas; enfin, on finit par découvrir qu'il était de l'école monarchique et religieuse, par la seule raison sans doute qu'il était Breton; les plus savants lui attribuaient pour maîtres Virgile chez les anciens, et André Chénier chez les modernes; les plus avisés ne lui en reconnurent pas d'autre que Marie et les landes bretonnes.

Après un voyage en Italie, fait en compagnie d'Auguste Barbier, le célèbre auteur des *Ames*, Brizeux publia un second recueil, intitulé d'abord les *Ternaires*, titre obscur qu'il remplaça bientôt par celui de la *Fleur d'or*. Mais l'Italie, avec toutes ses magnificences, n'avait pu lui faire oublier « la terre de granit recouverte de chênes, » et à peine de retour dans son cher pays, lorsqu'il se retrouva en face des beautés austères du paysage de sa province natale,

Adieu les orangers, les marbres de Carrare;

il oublia tout ce que ses instincts de poète l'avaient forcé d'admirer dans le pays du soleil et du ciel bleu, et il redevint Breton, et il reprit la tâche qu'il s'était imposée : élever un monument durable à la gloire de son pays. Il composa son épopée rustique des *Bretons*. Nous avons omis de citer la ravissante idylle de *Prmel et Nola*, digne sœur donnée par le poète à *Marie*. Enfin, il fit paraître les *Histoires poétiques*, qui furent couronnées en 1850 par l'Académie française, comme dix ans auparavant, en 1840, l'avaient été les *Bretons*. Cette revue rapide des travaux poétiques de Brizeux serait insuffisante, si nous ne citions ses derniers vers, son *Élégie de la Bretagne*, son dernier cri d'amour vers son pays bien-aimé :

La science a le front tout rayonnant de flammes;
Plus d'un fruit savoureux est tombé de ses mains;
Éclairer les esprits sans dessécher les âmes,
O bienfaitrice! alors viens tracer nos chemins.

Pourtant ne vante plus tes campagnes de France!

J'ai vu, par l'avarice, ennuyés et vieillies,

Des barbares sans cœur, sans foi, sans espérance,

Et, l'amour m'inspirant, j'ai chanté mon pays.